

30 04
— 08 08
2021



MERIGNAC PHOTO

DES MONDES POSSIBLES

MÉRIGNAC PHOTO 2021 : DES MONDES POSSIBLES

**Mondes inconnus, fantasmés, non advenus...
Sous le thème « Des mondes possibles »,
le Mérignac Photo 2021 invite à rêver le monde
et ses représentations.**

**Dans une scénographie convoquant
photographie, vidéo et installation
Mérignac Photo se déploie au travers
de quatre lieux.**

**Entre espaces d'exposition et espace de la ville,
l'événement présente une vingtaine d'artistes
internationaux, notamment au travers d'une
collaboration avec MOMENTA Biennale de
l'image (Montréal, Canada).**

**A la Vieille église, point central de la
manifestation, machines à rêves et rêves de
conquêtes côtoient fables et goût pour l'absurde.**

**En écho, à la Médiathèque Michel Sainte Marie
et à la résidence des Fauvettes -
nouvel espace investi spécialement pour
l'événement - seront questionnés les enjeux
de la conservation de la mémoire et des
connaissances, et le rôle des images dans notre
compréhension du monde. En filigrane s'y
dessinent les projections sur l'écroulement de
nos sociétés et sur des futurs sans humanité.
Certaines pistes pourtant, dessinent des
hypothèses sur notre manière d'habiter le
monde, à la recherche d'autres équilibres.**

**Au parc du Vivier enfin, quatre propositions
d'artistes sont présentées qui abordent
différents « mondes possibles » et livrent les
probables devenirs d'un monde déjà sur
le point d'advenir.**



DES MONDES POSSIBLES

Qu'est-ce qui nous meut ?

Quel rêve, quelle folie nous pousse à bord d'engins improbables de l'autre côté de la montagne, de l'autre côté de la mer, nous fait tourner le regard vers les étoiles ?

Dés/espoir de meilleurs lendemains, soif de conquête ou curiosité scientifique, les forces qui guident les utopies humaines sont innombrables.

L'histoire de la représentation photographique des confins est intrinsèquement liée à l'idée d'horizon et à la limite du regard, à la quête des origines, aux projections vers l'inconnu.

Dès son apparition, la photographie va accompagner l'exploration du territoire, et va aider à sa cartographie, à sa circonscription, nourrissant utopies et migrations humaines, façonnant l'idée de l'ailleurs et de l'altérité.

Objets de récit indiciels, les images provoquent des représentations imaginaires, des projections fantasmées, participant à la construction des mythes fondateurs de nos sociétés contemporaines.

Dans des entreprises aussi hasardeuses que fragiles, sur des embarcations lancées à l'incertitude, l'explorateur va ainsi contribuer à la fabrique de réalités alternatives, sortes de paradis perdus jamais advenus. Outil d'idéologies et vecteur de pensée dominante, le photographique remplace et transforme alors le monde par la production globalisée d'une sorte de « fiction réelle ». Les représentations du monde en sont les témoins, révélatrices d'histoires de conquêtes, d'asservissements, de dominations, d'appropriations et de mutation des territoires et des êtres.

Aujourd'hui cependant, dans un contexte globalisé, le monde apparaît comme rétréci. Plus de continents inconnus, plus de territoires inconnus. L'homme semble avoir plié le temps et l'espace à sa mesure. Cartographié, scanné, numérisé, le monde nous donne la sensation d'une fin.

L'image numérique démultiplie ce message par sa capacité nouvelle à étendre les points de vue et les connaissances, et à influencer les systèmes de représentation et d'information. Le flux des images guide nos imaginaires.

Conjuguée au futur, cette capacité à embrasser le monde en un instant semble pourtant dérisoire. Les projections sur l'à venir convoquent dystopies et collapsologie¹. L'Anthropocène cède le pas au Thanatocène².

L'image participe à la construction et à la multiplication de ces nouveaux imaginaires des possibles. Par le biais des projections, des croyances et des fantasmes sur l'avenir, de nouveaux récits s'écrivent autour de ces devenirs probables.

Un déplacement s'opère.

Emeline Dufrennoy,
Commissaire invitée du Mérignac Photo 2021

¹ La collapsologie est un courant de pensée, apparu il y a moins de 10 ans, qui envisage les risques d'un effondrement de la civilisation dû à l'altération de son environnement par l'homme.

² L'Anthropocène serait la période durant laquelle l'influence de l'être humain sur l'ensemble du vivant a atteint un tel niveau qu'elle est devenue une « force géologique » majeure. Prolongeant cette idée, le Thanatocène désignerait une ère de destruction et d'écocides, avec la guerre comme origine.

Mérignac Photo 2021

4 lieux
20 artistes
internationaux

INFOS PRATIQUES

1 Vieille Église

Rue de la Vieille Église

Du mardi au dimanche :
14h - 19h (sauf jours fériés)

—
Juliette Agnel (FR),
Vincent Chevillon (FR),
Sandrine Elberg (FR),
Thierry Fournier (FR),
Rubén Martín de Lucas (ES),
Aurélien Mauplot (FR),
Mohau Modisakeng (ZA),
Jennifer Niederhauser-Schlup (CH),
Guido van der Werve (NL)

2 Médiathèque Michel Sainte-Marie

19, place Charles-de-Gaulle

Les mardi, jeudi et vendredi :
13 - 19h

Le mercredi : 10h - 19h

Le samedi : 10h - 17h

—
Lionel Bayol-Themines (FR),
Persijn Broersen & Margit Lukács (NL),
Vincent Chevillon (FR),
Maryse Goudreau (CA),
Léa Habourdin (FR),
Nelly Monnier & Eric Tabuchi (FR).

3 Résidence des Fauvettes

Bât 2, 23 bis avenue du docteur
Fernand Grosse

Du mardi au dimanche : 14h - 19h
(sauf jours fériés)

—
Grégory Chatonsky (FR/CA)

4 Parc du Vivier

60, avenue du

Maréchal-de-Lattre-de-Tassigny

Du 30 avril au 31 mai : 8h - 19h30

Du 1^{er} juin au 31 août : 8h - 21h

Grégory Chatonsky (FR/CA),
Michel Le Belhomme (FR),
Meryl McMaster (CA),
Gidéon Mendel (ZA)

MÉDIATION CULTURELLE

La Ville de Mérignac accorde une place essentielle à la médiation culturelle afin de favoriser le dialogue entre un artiste, une œuvre et les publics et ainsi faire naître le partage et les échanges.

Tout au long du Mérignac Photo, de nombreuses actions de médiation culturelle seront programmées pour aller plus loin dans la découverte des artistes et des œuvres. Nous proposerons, parfois virtuellement et le plus souvent possible in situ, des visites accompagnées, des rencontres et des ateliers.

Pour découvrir la programmation et son calendrier, susceptibles d'évoluer au regard du contexte sanitaire de la Covid-19, rendez-vous sur le site merignac-photo.com.

CONTACT ET RENSEIGNEMENTS

+33(0)5 56 18 88 62
directiondelaculture@merignac.com
www.merignac-photo.com

RETROUVEZ NOUS EN LIGNE

merignac-photo.com
facebook.com/vieille.eglise.merignac

ÉMELINE DUFRENNY
COMMISSAIRE INVITÉE
DU MÉRIGNAC PHOTO 2021



© Christophe Urbain

Émeline Dufrennoy est commissaire indépendante.

En 2010, elle crée La Chambre, espace d'exposition et de formation à l'image basé à Strasbourg, après 4 années passées à la coordination des actions d'un collectif de photographes.

En tant que directrice, elle y développe jusqu'en 2015 une programmation axée sur la valorisation de la jeune création internationale et l'organisation d'expositions monographiques de photographes confirmés. Parallèlement, elle y développe plusieurs actions à vocation internationale tels qu'Oblick, événement dédié à la photographie française, allemande et suisse ou le concours Archifoto. Enfin, elle y définit une politique éducative par le biais de nombreuses actions de médiation et de formation à l'image, ou encore du programme Perspectives destiné à l'accompagnement et à la professionnalisation des jeunes auteurs.

Attachée aux problématiques et aux évolutions de l'image et de son statut, elle poursuit depuis 2016 son activité en tant que commissaire indépendante en collaboration avec des musées, centres d'art, fondations et institutions.

Engagée dans l'accompagnement et le soutien aux artistes, elle conçoit régulièrement interventions et programmes de formations sur les enjeux de la profession de photographe et ceux de l'exposition, tout en enseignant en école d'art. Elle accompagne depuis 3 ans l'Université de Strasbourg au travers du projet « Supplementary Elements* », important programme de collaboration entre artistes et chercheurs autour des sciences de la matière et de l'image qui doit mener à une exposition événement en début d'année 2022.

A l'invitation de la Ville de Mérignac, elle signe la programmation du Mérignac photo 2021 qui réunit une vingtaine d'artistes français et internationaux et qui, sous l'intitulé « Des mondes possibles », envisage le territoire et ses représentations comme support de fantasme et d'imaginaire.

MOMENTA Biennale de l'image PARTENAIRE DU MÉRIGNAC PHOTO 2021

Les œuvres des artistes Meryl McMaster et Maryse Goudreau sont présentées en partenariat avec MOMENTA Biennale de l'image, et avec le soutien financier du Conseil des arts du Canada et de la Délégation générale du Québec à Paris.

MOMENTA est une Biennale internationale d'art contemporain vouée à l'image (anciennement Le Mois de la Photo à Montréal). Depuis plus de 30 ans, c'est un rendez-vous exceptionnel dans les plus importants musées, galeries et centres d'artistes de Montréal. Ses activités comprennent des expositions, des événements publics, des programmes éducatifs, des collaborations artistiques et sociales, et plus encore. La dernière édition de MOMENTA a généré plus de 210 000 visites d'exposition.

La mission de MOMENTA est d'avoir un impact sensible et sensé sur le monde qui nous entoure au moyen de l'image. Cela se concrétise en participant à l'innovation artistique, culturelle et sociale ; en accroissant le rayonnement des artistes ; en sensibilisant les publics aux enjeux actuels en art contemporain ; et en agissant en tant que liant et catalyseur.

La 17^e édition de la Biennale, intitulée *Sensing Nature/Quand la nature ressent*, se tiendra du 8 septembre au 24 octobre 2021. Sous le commissariat de la curatrice allemande Stefanie Hessler, elle comprendra 14 expositions guidées par le travail de 45 artistes, dans 13 lieux de Montréal.

MÉRIGNAC PHOTO x MOMENTA

Cette collaboration est née en 2019 à la suite de la participation de MOMENTA aux Rencontres d'Arles à travers deux expositions solos d'artistes du Québec. La commissaire Emeline Dufrennoy et la directrice générale de MOMENTA Audrey Genois se sont rencontrées dans le cadre du festival et ont souhaité trouver une manière de poursuivre les échanges entre le Canada, le Québec et la France. D'autant plus, cette année les deux événements partagent une thématique liée à notre rapport à l'environnement et au monde qui nous entoure, faisant échos des deux côtés de l'océan

« La proposition commissariale d'Emeline Dufrennoy s'avère une opportunité exceptionnelle pour partager avec le public français une partie de notre paysage et de notre histoire à travers les œuvres de Meryl McMaster et de Maryse Goudreau qui, chacune à leur manière, nous parle de légendes, de cultures, et de communautés, tout envisageant d'autres manières d'appréhender notre monde et d'y vivre ensemble. »

- Audrey Genois,
directrice générale MOMENTA

1 À la Vieille Église

Juliette Agnel est née en 1973.

Après des études d'arts plastiques et d'ethno-esthétique à l'université Paris I puis aux Beaux-Arts de Paris (félicitée en 1999), une rencontre avec Jean Rouch l'amène sur les routes de l'Afrique pendant plus de dix ans. En 2011, elle conçoit et fabrique une machine, la camera obscura numérique, qu'elle utilise pour filmer ou photographier et qui donne lieu à des images très singulières. Nominée au prix Découverte à Arles en 2017 avec une première série de « Nocturnes », elle poursuit son travail de recherche sur les paysages extrêmes.

Où qu'elle aille, Juliette Agnel semble porter un regard subjugué sur les puissances de la nature, où l'espace et le temps sont mystères profonds. Du Mali au Groenland, des Alpes au Maroc ou au Soudan, les paysages sont révélés, sublimés par l'expression d'une intériorité. Présente à Paris Photo ou à la FIAC, elle a exposé également dans des lieux prestigieux comme, en 2018 et 2019, au centre Labanque à Béthune, ou encore à Chaumont-Photo-sur-Loire. Juliette Agnel est représentée par la galerie Française Paviot.

JULIETTE AGNEL LES PORTES DE GLACE LES ÉTOILES PURES 2018

« Le voyage fait partie de la vie de Juliette Agnel, il est une part constitutive de son travail d'artiste. Après avoir photographié l'immensité étoilée recouvrant des paysages «presque irrationnels» dans le désert espagnol et sur les routes des Pyrénées, elle a en effet ressenti « le besoin d'un paysage de l'extrême ». En exprimant ainsi le désir de se confronter à l'impraticable, elle rappelle très concrètement ce à quoi enjoint Bataille dans l'Expérience intérieure: ne s'agit-il pas, après lui, de se rendre à «l'extrême du possible [...] si loin qu'on ne puisse concevoir une possibilité d'aller plus loin»? La série « Les Portes de glace », est constituée de photographies d'icebergs prises au moyen format numérique, depuis un bateau.

Chaque image a été retouchée, et ce travail de reprise créé le mystère en même temps qu'il le signifie; il acte la transformation du paysage photographié, réel, en une vision métaphorique de l'inconnu. Le passage au négatif, souvenir artificiel de l'argentique en milieu numérique, agit comme une révélation : les rochers de glace dévoilent de précieuses facettes; une force intérieure, vivante, semble pulser. Les autres images, restées en positif, sont plongées dans une pénombre crépusculaire. L'effet accentue la sensation de se situer à un croisement, où ce qu'il y a derrière l'image rencontrerait ce à quoi semble ouvrir le paysage.

Ces Portes donnent sur un vertige, sur une béance métaphysique, sur le dévoilement d'un absolu que Juliette Agnel nous invite à contempler. »

Marie Chênél



© Juliette Agnel, Les portes de glace, 2018, Courtesy Galerie Paviot

1 À la Vieille Église

Né à Vincennes en 1983, vit et travaille à Vence.

Aurélien Mauplot se sert d'une architecture narrative initiale, à partir de laquelle il déploie un ensemble d'éléments dont l'objectif est d'accompagner le spectateur vers son propre imaginaire. Aux grands récits d'aventures et d'exploration du 19^e et 20^e siècle, il superpose une réalité contemporaine qui révèle l'approche néocoloniale culturelle dans laquelle nous évoluons. Ses pièces, pour beaucoup fragmentaires ou déployées en série, sont composées de collages et de photographies qui cherchent à interroger les volontés de conquête de l'homme.

Exposant régulièrement en France (salon de Montrouge, Galerie Eponyme, Mucem, Mamac Nice, Topographie de l'art, Artothèque de Pessac...), en Italie et au Chili.

Aurélien Mauplot est représenté par la galerie Eponyme, Bordeaux. Il est membre du réseau Documents d'artistes Nouvelle Aquitaine (ddana).

AURÉLIEN MAUPLLOT MOANA FA'A'ARO 2015

« Moana Fa'a'aro » est un récit initié en 2015.

C'est le quatrième chapitre du Cycle d'explorations du « Monde à distances ».

Le récit s'inspire de données scientifiques, de faits historiques et des mythologies polynésiennes et sud-américaines.

Construit et présenté comme une recherche en histoire ou en anthropologie, le récit de « Moana Fa'a'aro » rend compte de l'évolution des passions humaines, traite de la transmission et approche le rêve comme outil de création et d'accomplissement.

Il commence au xv^{ème} siècle en Chine, se termine à Marseille de nos jours et se concentre sur deux éléments principaux :

1/ Une boussole du xv^{ème} siècle fabriquée en Chine ayant pour particularité de ne pas indiquer le nord (car rien à l'époque ne pouvait être au-dessus de l'Empereur, pas même le nord).

2/ Moana Fa'a'aro, une île découverte à deux reprises (1839 et 2008) qu'aucune carte ne mentionne.

Le récit compte actuellement six temporalités, une dizaine de lieux et une vingtaine de personnages.

Il se compose de près d'un millier d'œuvres. Elles prennent la forme de photographies, vidéos, installations, carte, dessins, carnets, sculptures...

Les recherches de Mauplot proposent une idée de l'épanouissement et de l'écroulement des sociétés suite à l'aboutissement de leur modèle.

Cet aboutissement absolu, à la suite duquel la vie perd de son sens, où l'on va tellement loin qu'on en oublie d'où on vient et où on peut aller.



© Aurélien Mauplot, Composition naturaliste - Carnet des pans odésiste 2, 2019

1 À la Vieille Église

Née en 1981 à Lausanne, Suisse.

Jennifer Niederhauser Schlup est photographe, directrice artistique, enseignante, co-fondatrice et éditrice d'Adventice Editions. Formée à la fois aux procédés argentiques et numériques, elle cherche dans son travail l'équilibre entre le matériel et le virtuel, entre techniques traditionnelles de la photographie et possibilités de l'imagerie de synthèse. Brouillant la ligne tenue entre réalité et fiction, sa pratique est une expérience qui met en avant les qualités insondables et trompeuses du médium.

Jennifer Niederhauser Schlup a obtenu un Master en Direction Artistique, Photographie de l'Université d'Art et de Design de Lausanne – ECAL (2012). Elle est également titulaire d'un BFA en photographie du Massachusetts College of Art and Design – MassArt (2004). Son travail a été présenté dans diverses expositions, festivals et publications, au niveau national et international, dont FOAM Talent, Photoforum Pasquart, Musée de l'Elysée, British Journal of Photography, Musée Ariana et Aperture Foundation.

JENNIFER NIEDERHAUSER SCHLUP DO YOU REALLY BELIEVE THEY PUT A MAN ON THE MOON ? 2016 - 2018

Le 12 mars 1908, a lieu dans l'hémisphère nord le premier vol officiel d'un appareil plus lourd que l'air. L'engin décolle alors de la surface gelée de Keuka Lake, aux États-Unis, et demeure dans les airs pendant 20 secondes avant qu'une aile ne se brise et qu'il s'écrase.

Partant de ce fait historique décisif et emblématique de l'effervescence de l'époque, Jennifer Niederhauser Schlup a envisagé un personnage de fiction navigant au sein d'une histoire abstraite où se mêlent expériences étranges et découvertes inattendues.

« Do you really believe they put a man on the moon ?¹ » est une fable

intemporelle, un récit fait de rêves apparemment irréalisables, le lieu d'espoirs et d'efforts communs visant à transcender les frontières physiques du monde, de la terre à la lune².

Jennifer Niederhauser Schlup y convoque des archives visuelles et écrites, construit des outils inutiles, des engins voués à l'échec, elle mélange des répliques et des artefacts, elle brouille les pistes pour confondre le vrai et le faux. Ainsi, elle interroge notre rapport à la véracité, au processus de construction des connaissances sur le monde, notre dépendance aux systèmes de perception et nous éveille à la part d'utopie de toute entreprise humaine.

¹ Vous croyez vraiment qu'ils ont envoyé un homme sur la lune ?

² Référence au fameux livre de Jules Verne écrit en 1865



© Jennifer Niederhauser Schlup, Alfred University Skull Observatory I, Do you really believe they put a man on the moon, 2016

1 À la Vieille Église

Né à Soweto, Afrique du Sud en 1986. Vit et travaille à Johannesburg et Cape Town.

À travers ses films, ses photographies et ses performances d'une grande puissance visuelle, Mohau Modisakeng puise dans son histoire personnelle pour sonder la mémoire collective dans le contexte post-colonial et post-apartheid de l'Afrique du Sud. En utilisant son propre corps dans ses œuvres à travers un système élaboré de références, de symboles et de métaphores, il explore les effets de cette violence sur le corps noir et l'impact de l'Histoire sur l'inconscient collectif.

Mohau Modisakeng est diplômé en 2009 de la Michaelis School of Fine Art, à Cape Town et lauréat en 2016 du prestigieux prix sud-africain Standard Bank Young Artist for Visual Art. Son travail a fait l'objet de nombreuses expositions en Afrique du Sud et à l'étranger. Il a représenté l'Afrique du Sud à la 57e édition de la Biennale de Venise (2017).

Mohau Modisakeng est représenté par la galerie Whatiftheworld, Cape Town.

MOHAU MODISAKENG PASSAGE 2017

Passage de Mohau Modisakeng, est une installation vidéo qui appelle à méditer sur la façon dont l'esclavage a démembré l'identité africaine, écrasant durablement les individualités et leurs histoires.

Sur trois écrans, nous sommes confrontés à un personnage : tantôt une femme avec un faucon au bras, tantôt un jeune homme coiffé d'un chapeau feutre, tantôt une femme enveloppée dans une couverture Basotho¹.

Une frêle embarcation emmène chaque passager, seul avec son unique bien, tête tendue vers la proue du bateau. Tandis que les passagers gisent immobiles, regardant le ciel, ils commencent à effectuer une série d'actions qui se muent bientôt en gestes de lutte et de résignation. Une flaque d'eau se forme progressivement sous leurs corps. La montée des eaux inonde peu à peu la coque du bateau, laissant bientôt les passagers submergés tandis

que le bateau coule lentement, pour finalement disparaître.

Dans Passage, le flux et le reflux de l'eau, à la fois porteuse de vie et de mort, symbolise les multitudes, arrivées ou parties d'Afrique du Sud par la traite occidentale, telles des cargaisons, des corps transitoires sans origine ni devenir.

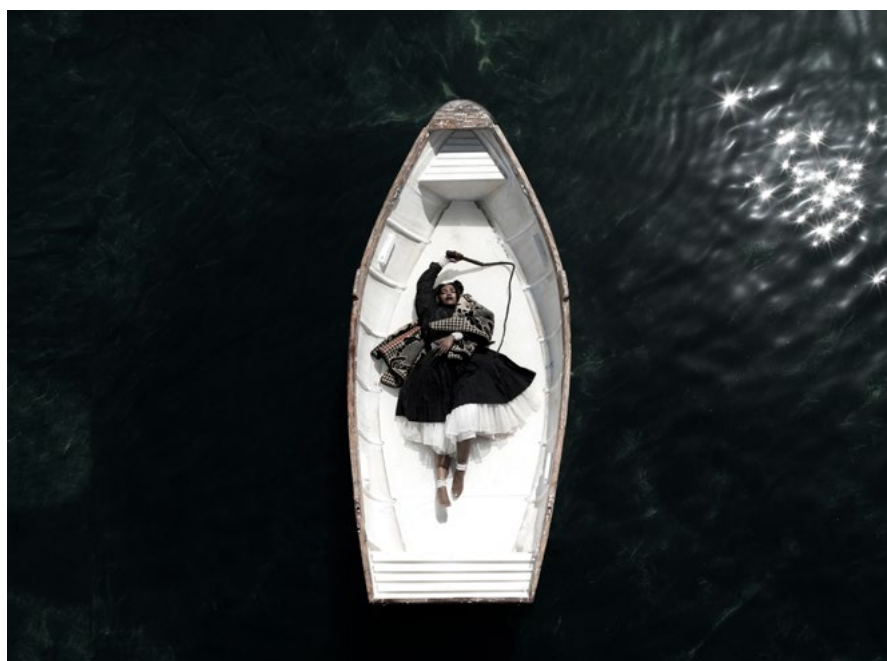
En Afrique du Sud, la servitude et l'esclavage ont été institués par la colonie du Cap en 1652 pour répondre à la demande croissante de main-d'œuvre. Les colons hollandais déportèrent alors des personnes issues du sous-continent indien, de l'Indonésie, de Madagascar, d'Afrique de l'Est et d'Angola, pour les faire travailler dans les plantations et les ports.

Les Néerlandais et les Britanniques se disputèrent par la suite l'Afrique du Sud, réduisant au passage ses peuples autochtones à l'état de simples marchandises, ballottés entre industrie minière et manufacturière, instrumentalisés comme soldats dans les guerres des Boers et les guerres mondiales.

En langue Setswana², l'expérience de la vie se définit comme un « passage ». Le mot Setswana pour désigner la vie, « botshelo », signifie « traverser ». A ce titre, tous les êtres humains sont appelés « bafeti » (« voyageurs »), un mot qui souligne le caractère transitoire de l'expérience de la vie. La vie a un début et une fin, comme tout voyage.

¹ Les Basotho sont un peuple d'Afrique australe, établi principalement en Afrique du Sud dont ils constituent l'un des plus importants groupes ethno-linguistiques.

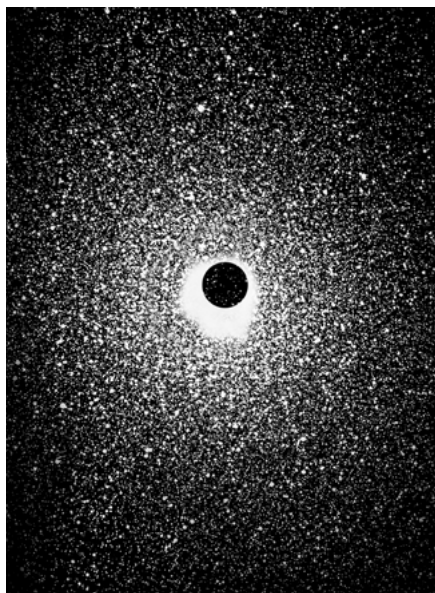
² Le Setswana est une langue parlée majoritairement dans la province sud-africaine du Nord-Ouest.



1 À la Vieille Église

Née en 1978 à Versailles, vit et travaille à Paris.

Sandrine Elberg propose des photographies qui activent notre capacité de rêverie et de spéculation, tout en interrogeant la réalité scientifique de la photographie. Influencée par les surréalistes, elle expérimente la consistance même du médium photographique, en déclinant ses possibilités techniques et esthétiques. Diplômée de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-arts de Paris en 2003, Sandrine Elberg a participé à une centaine d'expositions (musées, galeries, centre d'art, festivals, foires) en France et à l'étranger. L'artiste est également lauréate et finaliste de plusieurs prix photographiques prestigieux (HSBC, Fondation Les Treilles, Picto, Scam Roger Pic, Arte actions culturelles...). Après une première monographie intitulée « Cosmic », Sandrine Elberg a édité et « M.O.O.N », ouvrage distingué par le Jury du Prix Nadar 2019, le Lucie Photobook Prize à NYC et le Prix HIP. Sandrine Elberg est représentée par Fisheye Gallery Paris/Arles.



© Sandrine Elberg, Galaxy, 2017

SANDRINE ELBERG

Il est vrai que l'on peut être tenté, en première lecture, d'assimiler les photographies de Sandrine Elberg à une longue tradition de l'observation scientifique. Les vues que l'on croit réalisées au moyen du microscope côtoient celles qui auraient pu être accomplies à l'aide d'un télescope : certains motifs sont semblables à des particules saturées de vie ou d'énergie ; quelques-unes d'entre elles arborent une consistance organique, quand d'autres s'apparentent à des effusions de matière, des arcs électriques ou des corps en fusion qui jaillissent du néant ; d'autres figures encore, circulaires, pourraient être associées à des hublots appartenant à une quelconque machine d'exploration.

En réalité, il semble que ce qui véritablement polarise le travail de Sandrine Elberg autour d'une certaine idée de la science repose non tant sur les évocations visuelles, sur une physionomie globale, que sur la façon avec laquelle elle envisage la production de ces photographies. En effet, si l'attrait pour les environnements cosmiques ne se dément jamais, c'est tout le mode opératoire qui s'appréhende dans

une logique comparable à celles des sciences expérimentales, notamment lorsqu'il est question de valider des hypothèses en oscillant entre clairvoyance et surprise, de manipuler des données ou des paramètres afin d'enclencher une variété de réponses insoupçonnées, et donc d'hésiter entre invention consciente et découverte hasardeuse.

C'est que Sandrine Elberg fonctionne par tâtonnements, par réajustements successifs, en jouant des variations et des combinaisons, en extrapolant les possibilités que lui offrent les sels d'argent, les particules magnétiques ou le moindre matériau susceptible d'offrir des conséquences inattendues, de telle sorte que ces photographies constituent, en soi, des découvertes fortuites bien davantage que des fabrications pensées de toute pièce.

Julien Verhaeghe

1 À la Vieille Église

RUBÉN MARTÍN DE LUCAS ICEBERG NATIONS, 2018 MINIMAL REPUBLICS, 2015-2019

La démarche de Rubén Martín de Lucas se focalise sur l'idée de « paysage et comportement associé ». Abordant des sujets tels que la surpopulation ou les frontières, l'artiste questionne, avec humour et un certain goût pour l'absurde, les relations de l'humain au territoire. Dans « Iceberg Nation » l'artiste rejoue le désir de l'être humain de posséder une terre. La pièce le montre accostant, selon un protocole précis, sur un iceberg et y plantant un drapeau, symbole de possession territoriale. Ici, la « terre » est pourtant fragile, sans perspective d'avenir. Dans « Minimal Republics », l'artiste crée une série de micro-nations

absurdes qui nous invitent à réfléchir sur la nature artificielle de chaque frontière, sur l'incapacité humaine de vivre sans elles et sur le concept même de ce qu'est une nation. Ces micro-nations, limitées à 100m², et d'une durée qui ne dépasse jamais 24 heures ont pour seul habitant l'artiste lui-même. Le critère géométrique de ces micro-états éphémères, invite à réfléchir sur l'absurdité des frontières et sur le sentiment de possession qui lie l'homme à la terre. Ces deux séries appartiennent à « Stupid Borders », un ensemble de projets conceptuels, performatifs et engagés, qui remettent en question l'idée de « nation » et qui mettent en évidence l'étrange besoin d'appropriation que l'homme exerce envers la Terre.

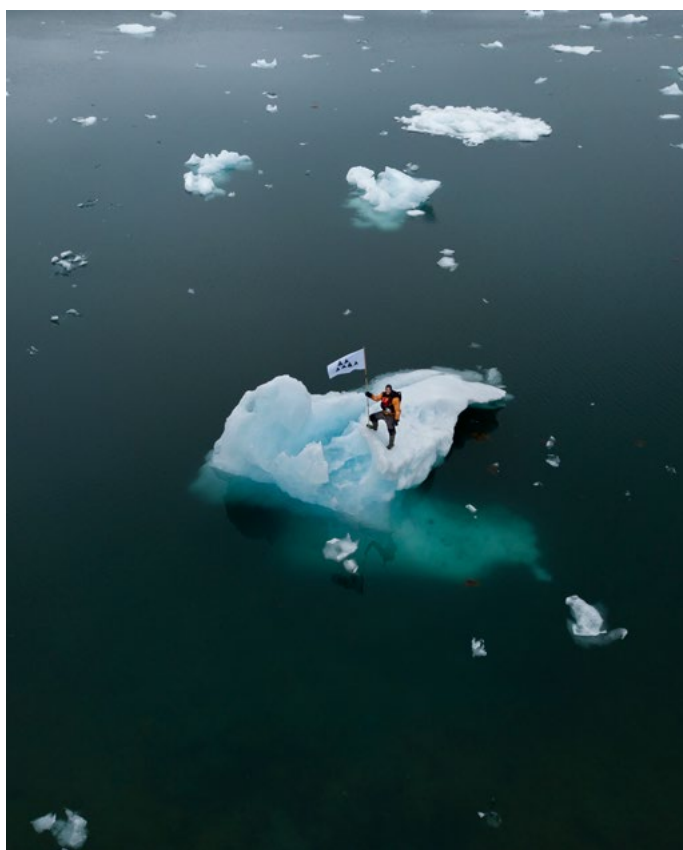
Né à Madrid, Espagne, 1977.

En 2001, Rubén Martín de Lucas devient l'un des cinq fondateurs de « Boa Mistura », un collectif artistique multidisciplinaire enraciné dans l'art urbain avec lequel il travaille jusqu'en 2015, réalisant des projets en Afrique du Sud, en Espagne, en Norvège, en Allemagne, en Algérie, au Mexique et au Brésil.

En 2015, il débute sa carrière solo en développant un corpus qui se concentre sur ce que l'artiste appelle: «paysage et comportement associé».

A travers un ensemble d'œuvres protéiforme mêlant photographie, vidéo, performance, et peinture, Ruben Martin de Lucas questionne le lien complexe que l'être humain entretient avec le territoire, le paysage et le vivant. Il étudie dans ses projets des sujets tels que la réduction progressive de l'espace réservé à la vie sauvage, la surpopulation, le caractère artificiel des frontières, ou la nature liquide du concept de nation.

Son travail bénéficie d'un rayonnement international et d'une forte reconnaissance institutionnelle.



©Rubén Martín de Lucas, Iceberg Nation VI, 2018 (Image recadrée)

1 À la Vieille Église

Né en 1977 à Papendrecht, Pays-Bas. Vit et travaille à Berlin.

En développant sa démarche d'auteur autour de la performance artistique, Guido Van der Werve s'est rapidement intéressé au cinéma et à la cinématographie, dans laquelle il puise un langage émotionnel direct, similaire à celui de la musique, qui lui semblait jusque là faire défaut dans les arts visuels. L'élément clé de ses œuvres reste la performance, à laquelle il ajoute de la musique, du texte, du sport et des scènes en extérieur comme éléments récurrents. Compositeur de sa propre musique, ses œuvres se caractérisent par de longs plans méditatifs et un refus de travailler avec des acteurs.

Les œuvres de Guido van der Werve rencontrent une reconnaissance internationale, autant dans le milieu de l'art que celui du cinéma. Il a reçu de nombreux prix, dont le Volkskrant Beeldende Kunst Prijs en 2007. Son travail a été largement exposé lors d'événements tels que la Kunsthalle Basel, le MoMA / PS1, la Biennale de Venise, Performa, la Biennale de Moscou, la Biennale d'Istanbul et Manifesta.

GUIDO VAN DER WERVE NUMMER ZEVEN 2006

Comme dans la plupart de ses vidéos, « Nummer Zeven¹ » présenté pour Mérignac photo 21, éprouve l'endurance physique et mentale de Guido van der Werve, et souligne l'absurdité et le caractère vain que peuvent parfois revêtir les entreprises humaines.

« Nummer Zeven » aborde la possibilité d'échec inhérente au processus créatif, la précarité de l'artiste et les dangers attachés à la réalisation de sa propre vision. Au début de la vidéo, l'image est toute noire. Le narrateur parle des météorites et de la façon dont, enfant, il restait éveillé la nuit en attendant une « étoile filante ». Quand il en voyait finalement une, il formulait toujours le même vœu, qui ne s'est malheureusement jamais réalisé.

La Voie Lactée traverse fugitivement l'image.

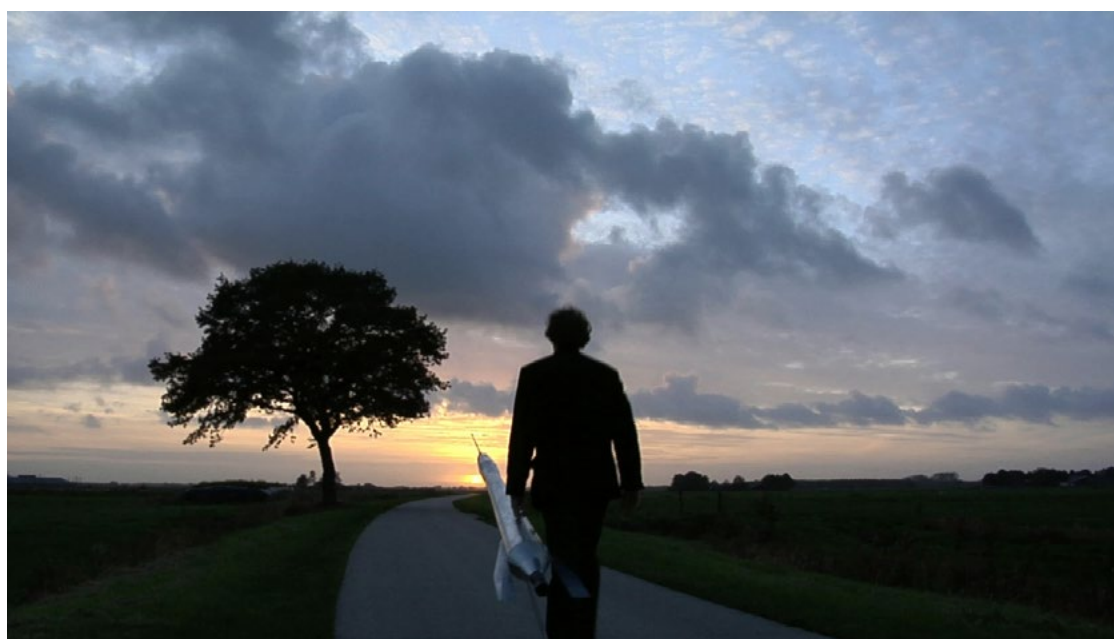
Ensuite, la caméra se recentre sur la Terre, retourne dans le logis de l'artiste où celui-ci travaille à la fabrication d'une fusée. Patiemment et méticuleusement, tous les composants sont regroupés et assemblés.

Lorsque la fusée est terminée, elle est transportée dans un espace ouvert, à la lisière d'un bois. Au crépuscule, elle est installée sur une aire de lancement. À l'aide d'un escabeau et d'une structure de soutien, l'artiste la prépare au lancement. De ses mouvements, on peut déduire qu'il s'agit d'une affaire sérieuse.

Lorsque la musique s'arrête, il ne reste plus que le claquement du vent dans le micro. La fusée va-t-elle décoller ? »

Esma Moukhtar,
Institut néerlandais des arts médiatiques

¹ Numéro Sept



© Guido van der Werve, Nummer Zeven, The clouds are more beautiful from above, 2016

1 À la Vieille Église

Né en 1960 à Lyon.

Vit et travaille à Paris.

Sa pratique (installations, objets, pièces en réseau, vidéos, dessins, prints, performances) aborde principalement des questions liées à l'altérité sous toutes ses formes. Régulièrement exposé en France et à l'étranger, il vit et travaille à Aubervilliers.

Il poursuit également une pratique de commissariat d'exposition, menant notamment un travail sur l'exposition comme médium, les enjeux collectifs et les relations entre réseau et espace physique. Il a été artiste professeur invité au Fresnoy, Studio national des arts contemporains, en 2017-2018. Il a créé et il co-dirige la collection publique Collection Artem à l'Ensad Nancy. Il a créé et co-animé le groupe de recherche Displays à l'Ensad / EnsadLab, jusqu'en 2019. Il dirige également l'atelier d'art contemporain « l'Exercice du regard » à Sciences Po Paris.

THIERRY FOURNIER

ECOTONE

2015

Un paysage en 3D est généré par des messages captés en direct sur Twitter, lus par des voix de synthèse et qui ont tous en commun d'exprimer des désirs : « j'aimerais tellement », « je rêve de »... Une caméra se déplace à l'infini dans ce paradis artificiel, comme une addiction qui ne cesserait jamais.

Extraits du contexte et des codes d'un réseau social, ces pensées personnelles et parfois intimes apparaissent comme un récit collectif, où le désir de l'être aimé côtoie celui d'une paire de baskets : des mots jetés comme des bouteilles à la mer et déjà déshumanisés par les voix des machines. L'œuvre aborde la trace de vies qui s'exposent sur le réseau, soulevant les enjeux des limites fluctuantes entre intimité et vie publique.



1 À la Vieille Église

2 À la Médiathèque

Né en Outre-mer. Vit et travaille à Strasbourg.

Initialement formé aux Sciences de la Terre, Vincent Chevillon convoque dans ses œuvres différents champs d'études naviguant de l'anthropologie, la géophysique à l'iconologie.

Depuis 2010, il poursuit des recherches plastiques et théoriques sur les imaginaires rapportés et construits par le colonialisme.

Ces travaux se développent en dispositifs généralement évolutifs à partir d'éléments récoltés ou façonnés, des images, des récits qui se formalisent sous forme d'installations, d'éditions, d'œuvres numériques, d'objets. Les objets, les images, les récits y opèrent comme émissaires entre des mondes, entre des sources et des projections. Généralement ses recherches s'élaborent par des dispositifs d'enquêtes associés à une pratique volontaire de la dérive.

En 2013-2014, il entreprend un périple à bord d'un voilier au travers d'une itinérance de 7 mois en mer de part et d'autres de l'océan Atlantique.

Il enseigne depuis 2014 à La Haute Ecole des Arts du Rhin (HEAR) à Strasbourg.

VINCENT CHEVILLON SCRIMSHAWS, 2017 SPERMWHALER'S DREAM, 2011-2020 ARCHIPELS.ORG, 2012-2020

Les recherches de Vincent Chevillon se proposent comme une remise en question de la pensée moderne par l'étude de son imaginaire, des fondements de son identité, de ses frontières.

Vincent Chevillon envisage les objets et les images qu'il collecte ou qu'il façonne, comme des témoins, des émissaires, des intermédiaires avec les différents contextes d'où ils proviennent et vers où ils se projettent.

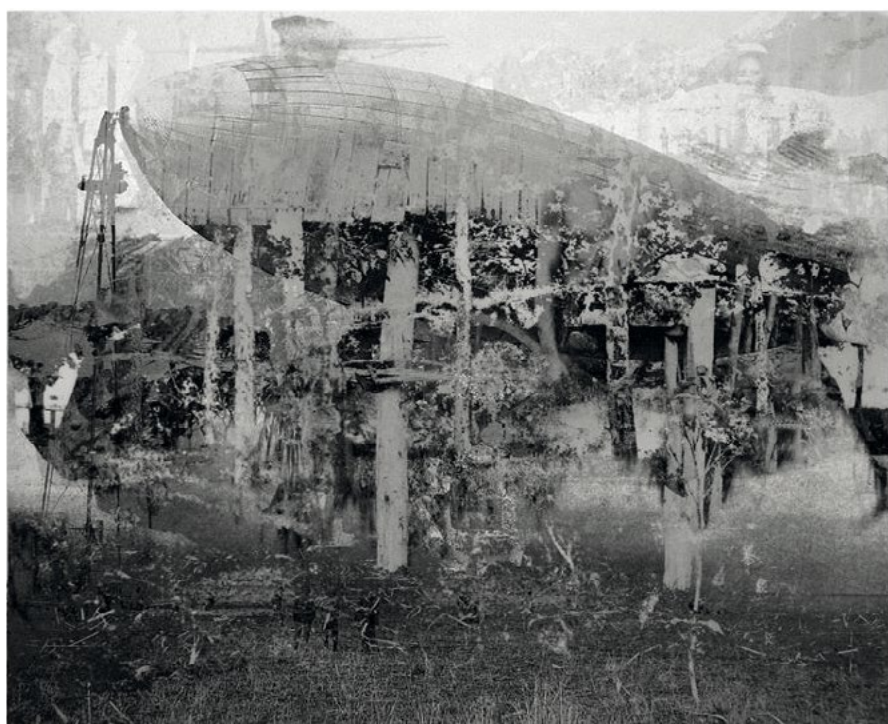
Au travers de dispositifs scéniques cohabitent, s'accouplent, se métamorphosent des objets rapportés et des objets façonnés, des symboles et des histoires. La

perméabilité que l'artiste opère entre différents espaces (littéraire, picturale, scénique, public...) articule des situations de crises lui permettant de tendre des liens entre des mondes et de penser de nouveaux récits, de nouvelles alliances.

L'espace d'exposition est envisagé par Vincent Chevillon comme un lieu de transformations et de raccordements, de rencontres et d'associations, qui l'engage à développer une tension entre des éléments d'origines diverses.

Les objets chargés (au sens animiste du terme) qu'il y agence sont utilisés comme outils de convocation, de provocation.

Il s'agit de produire des images qui aiguillonnent le savoir, un complexe de nœuds, de plis, de jeux de miroir, dans lequel les histoires et l'Histoire se confondraient et se questionneraient réciproquement.



© Vincent Chevillon, Spermwhaler's dream, 2011-2020

2 Médiathèque Salle d'exposition

À partir du 26 juin 2021

Nelly Monnier est née en 1988, elle vit et travaille dans l'Ain et en Essonne.

Après une enfance rurale et des études de cinéma à Bourg-en-Bresse, elle obtient un DNSEP à l'ENSBA Lyon en 2012. Elle présente ensuite son travail, où peinture, dessin et récit abordent les rapports entre l'architecture, le décoratif et le paysage au Creux de l'enfer (Thiers), au musée Fabre de Montpellier suite à l'obtention du prix Félix Sabatier, à l'IAC (Lyon/Villeurbanne) en 2013 puis à Singapour en 2015, au Salon de la Jeune Création en 2017, ou encore à la galerie 22,48m2 (Paris), au Metaxu (Toulon) et à la Cantine (Belfort) récemment. Sa pratique est nourrie par de nombreux voyages «de proximité», notamment pour le projet d'Atlas des Régions Naturelles (archive-arn.fr) qu'elle mène avec Eric Tabuchi.

Eric Tabuchi vit et travaille à Paris.

Après des études de sociologie où il découvre l'œuvre d'August Sanders, Eric Tabuchi commence son travail photographique. En 1999, en compagnie d'autres artistes, il fonde à Paris le collectif Glassbox avec qui il participe à de nombreuses expositions. À partir de 2007, Eric Tabuchi publie plusieurs livres - Hyper Trophy, Twentysix abandoned gasoline stations, Alphabet truck - chez Florence Loewy.

Il expose notamment au Palais de Tokyo, au Confort Moderne et aux Abattoirs. À partir de 2014, il travaille à l'élaboration d'Atlas of Forms qu'il publie en 2018 chez Poursuite. Depuis 2017, il se consacre à la réalisation de l'Atlas des Régions Naturelles, projet qu'il réalise avec Nelly Monnier et qu'il entend terminer en 2024. Né d'un père japonais et d'une mère danoise, son travail s'articule autour des notions de territoire, de mémoire et d'identité. Les typologies architecturales constituent le principal de son œuvre. En plus de sa pratique photographique, Eric Tabuchi produit des objets et réalise des installations.

**NELLY MONNIER & ERIC
TABUCHI**

UTOPIES MINUSCULES

2021

Création pour Mérignac Photo

Utopies minuscules se propose, à travers une sélection de photos issues de « L'Atlas des Régions Naturelles¹ », d'explorer ce qui, dans les façons de construire ou d'habiter, manifeste un écart avec la norme. Qu'il s'agisse d'art brut, de signalétique de bord de route, d'architecture expérimentale, d'habitat marginal mais aussi d'initiatives individuelles souvent modestes, « Utopies minuscules » s'attachera à tracer une carte de ces "anomalies" parfois spectaculaires mais le plus souvent discrètes et qui sont l'un des plaisirs de l'ARN.

Partant de quelques exemples comme le Palais idéal du Facteur Cheval, la maison de Picassiette, les maisons bulles de Pascal Häusermann ou la ZAD de Notre-Dame des Landes, nous dériverons vers ces interventions anonymes que nous croisons durant nos nombreux voyages et dont nous dressons l'inventaire provisoire.

Sous l'apparence d'une présentation que nous souhaitons foisonnante, « Utopies Minuscules » sera l'occasion de nous demander si tous ces écarts patiemment archivés ne sont pas, telle une autre bio-diversité, menacés de disparition ; si les expressions singulières qu'elles constituent, victimes de la rationalisation des modes de construction, n'appartiennent pas déjà à l'archéologie du XX^{ème} siècle. De même, on s'interrogera de savoir si l'artiste en tant que créateur d'utopies minuscules ne serait pas - lui-même soumis à la pression normalisatrice - en train de devenir l'acteur involontaire ou consentant d'un processus qui n'envisage pas d'autres perspectives pour le paysage que sa standardisation.

¹« L'Atlas des Régions Naturelles » (ARN) se donne pour objet la création d'une archive photographique documentant la grande diversité - mais aussi leur uniformisation progressive - des paysages et plus particulièrement des bâtis que l'on rencontre sur le territoire français. Commencé en 2017, il devrait être achevé en 2024 et contiendra 25 000 photographies.



2 Médiathèque Rez-de-chaussée

Margit Lukács et Persijn Broersen sont basés à Amsterdam.

Dans la culture visuelle d'aujourd'hui, la fiction usurpe la place de la réalité. Broersen & Lukács réagissent à ce phénomène en créant des vidéos qui présentent un monde parallèle d'images spectaculaires et immersives dans lequel la « nature » agit comme un miroir de notre culture dictée par les médias.

Leurs films et installations ont été projetés internationalement à la Biennale de Sydney en Australie, au Stedelijk Museum, Amsterdam aux Pays Bas, aux Rencontres d'Arles et au Centre Pompidou en France, à Art Wuzhen ou au A4 Art Museum en Chine, au MUHKA, Antwerp en Belgique, à la Casa Encendida, Madrid en Espagne, au Eres Foundation en Allemagne, au HeK en Suisse, ou à la Auckland Art Gallery en Nouvelle Zélande.

En 2019, ils ont édité « All, or Nothing at All » accompagné des textes de Juliana Engberg, Nat Muller et Alena Alexandrova. Broersen & Lukács sont représentés par la galerie Akinci, Amsterdam.

BROERSEN & LUKÁCS ESTABLISHING EDEN 2016

Dans « Establishing Eden », Broersen & Lukács se concentrent sur « le plan général d'ouverture », le moment de cinéma où un paysage est clairement identifié et devient l'un des protagonistes principaux d'un film. Dans des superproductions telles qu'« Avatar » (James Cameron, 2009) et la trilogie du « Seigneur des anneaux » (Peter Jackson, 2001-2014), ces plans ont été utilisés pour saisir et se réapproprier la nature de la Nouvelle-Zélande, la présentant comme un nouvel Eden, intact et impérissable. Ici, la fiction a pris le pas sur la réalité : des montagnes et des forêts existent désormais sous le nom de leurs doubles cinématographiques.

Broersen & Lukács ont parcouru la nature sauvage de la Nouvelle-Zélande pour saisir ces paysages et s'en réapproprier la nature. En décomposant ces paysages puis en recréant une architecture de fragments reliés par le mouvement d'un « plan général » perpétuel, ils montrent dans leur installation vidéo cet Eden comme une série de multiples réalités possibles, une illusion qui se constitue sous nos yeux aussi facilement qu'elle peut écrouler.



© Establishing Eden, Broersen & Lukács, 2016, courtesy de la galerie Akinci

2 Médiathèque Rez-de-chaussée Terrasse du 2^{ème} étage

**Née en 1985 dans le nord de la France.
Vit et travaille à Paris.**

Léa Habourdin a d'abord étudié l'estampe à l'école Estienne puis la photographie à l'école d'Arles.

Attentive à la diversité des formes de vie, sa pratique veut dessiner d'autres manières d'entrer en résonance avec le monde. Observant le rapport que nous entretenons aux autres animaux, aux paysages, elle convoque les notions de survie, de fracture, d'effondrement et construit une nouvelle image de ce que nous appelons "le sauvage".

Son travail a été montré dans de nombreux festivals (Rencontres d'Arles, Photo Phnom Penh – Cambodge, Kaunas festival – Lituanie, Lianzhou festival – Chine). En 2014, elle reçoit le prix Carte Blanche PMU en binôme avec Thibault Brunet. En 2015 elle expose au Bal (Paris) et publie ses premières monographies. Elle a développé ces dernières années un rapport singulier à l'objet imprimé. En 2018, elle expose Survivalists au Musée GoEun en Corée du Sud, exposition à l'occasion de laquelle elle lance sa maison d'édition Mille Cailloux où l'acte d'éditer est pensé comme une pratique artistique.

LÉA HABOURDIN SUR LES RUINES (D'UN MONDE QUE NOUS NE VERRONS PAS) 2016-2018

Nous avons vu les promesses d'effondrement, l'ours polaire affamé sur la banquise, les feux insatiables et les tremblements inattendus de la Terre. Nous les entendons quotidiennement nous raconter ce monde en ruine et notre incapacité à le réparer.

Voilà plusieurs années maintenant que Léa Habourdin développe une observation du vivant, de la fin des mondes et des besoins de reconstruction. L'installation qu'elle propose pour Mérignac présente un paysage comme on aimerait en admirer chaque matin, bien portant, il semble intouché par l'anthropocène. On y distingue l'eau pure, les flancs verts des collines, une brume froide revigorante, la possibilité d'une faune florissante. Il nous rappelle nos récits d'aventure et nos rêves d'espaces vierges.

LES REGARDER CHANTER 2021

Création pour Mérignac Photo

En mars 2020, j'ai demandé à plusieurs personnes de m'envoyer des dessins du vol des oiseaux qu'ils ou elles apercevaient par leur fenêtre. J'en ai reçu beaucoup, des détaillés, des très directs, des annotés, et j'ai mesuré la beauté de ce geste collectif, observer ensemble pour se partager un dehors.

C'est pourquoi je réactive cette idée pour la terrasse de la médiathèque de Mérignac, où est installée une série d'abreuvoirs pour oiseaux sculptés en céramique, inspirés d'appeaux utilisés pour l'ornithologie.

C'est une invitation à voir. Le festival ayant lieu au printemps, cette installation convoque l'allée et venue des oiseaux comme spectacle. C'est aussi une manière de sculpter pour les oiseaux, véritables utilisateurs de l'œuvre sur la terrasse. Quant à nous, spectateurs et spectatrices, nous devons nous faire discrets et silencieux pour les voir passer, car ils vont et viennent. Ils est possible qu'ils ne soient pas là souvent, mais ce qui persiste, c'est l'idée de leur passage et le lien que nous créons en voulant les voir. Enfin, pourquoi pas, c'est une invitation à envoyer à l'artiste à nouveau les dessins de vols des oiseaux que chacun aura observée.



© Léa Habourdin, Sur les ruines (d'un monde que nous ne verrons pas), 2020

2 Médiathèque Auditorium

Le 14 et 15 mai

Le 21-22 mai

Le 28-29 mai

Le 18-19 juin

Le 25-26 Juin

Maryse Goudreau, est une artiste multidisciplinaire née à Campbellton au Nouveau-Brunswick en 1980. Elle vit et travaille à Escuminac en Gaspésie. Elle a toujours évolué en Mi'kma'ki, le territoire ancestral Lnu'k (Mi'kmaq).

Maryse Goudreau réalise des œuvres où se croisent images, documents, gestes de soin artistique et participatifs. Hybride, sa création traverse la photographie mais aussi l'essai vidéographique et photographique interactif, des dispositifs immersifs, l'art action, l'art sonore ou encore l'écriture hybride.

Ses plus récentes expositions ont été présentées à la Biennale de Venise (Pavillon du Centre PHI de Montréal, 2019), Dazibao (Montréal), Galerie Leonard et Bina Ellen (Montréal), Le Museo de la Cancilleria / Instituto Matias Romero (Mexico), Annenberg Space for Photography (Los Angeles, É.-U.). Plusieurs prix lui ont été décernés, dont le Prix Lynne-Cohen (2017).

Ses œuvres font partie de plusieurs collections, incluant celles du Musée des beaux-arts de Montréal.

MARYSE GOUDREAU

TANKONAUTES

2021

Un partenariat avec MOMENTA

Biennale de l'image

Les œuvres de Maryse Goudreau sont présentées en partenariat avec MOMENTA Biennale de l'image, et avec le soutien financier du Conseil des arts du Canada.

« Tankonautes » est une œuvre vidéo issue d'un ensemble plus vaste intitulé « Miel de Tank », qui croise l'art et la permaculture. Né de la découverte d'un objet incongru, un véhicule militaire partiellement enfoui trouvé par l'artiste sur son terrain, « Miel de tank » transforme la quête archéologique initiale de Maryse Goudreau, où elle cherchait à déterrer et reconstituer un passé inconnu, en événement rassembleur, le « Festival du tank première et dernière édition » en 2015, puis en élan de revitalisation. Elle fait ainsi émerger en 2016 un rêve paysan repensé à l'échelle locale et au plus près de la communauté. Si l'œuvre se met en place en étapes successives et sur le fil naturel des saisons (semence, floraison, pollinisation, récolte) elle se refuse à être linéaire. Maryse Goudreau le compose plutôt comme une œuvre-fable qui combine les strates de temps : si le présent reconstruit

l'histoire, c'est uniquement pour appeler à une suite.

Avec « Tankonautes », la fable se construit par une vidéo, et le miel continue de s'écouler lentement. Elle suit les inspirations de Maryse Goudreau et de ceux qui se réunissent de manière éphémère autour du projet. L'artiste y associe ses gestes individuels à ceux, collectifs et collaboratifs de plus de 200 participants qui réaniment et transforment le tank. Ainsi le projet rassemble-t-il action et captation, geste et réflexion pour dessiner les contours d'une archéologie/hétérotopie sociale qui permet de réunir le voisinage, des curieux venus de loin, des artistes collaborateurs, des enfants. L'œuvre, résolument transversale réunit une dizaine de perspectives singulière : artistique, relationnelle, documentaire, mais aussi patrimoniale, paysanne, militaire, communautaire, environnementale. Elle invite à repenser les lieux naturels comme des lieux de culture où peuvent se réinventer les relations entre les humains, le vivant et la terre.



© Maryse Goudreau, « Tankonautes », 2021

2 Façade de la Médiathèque

Né à Castelsarrasin en 1968. Vit et travaille à Paris.

Scientifique de formation, Lionel Bayol-Thémines est diplômé de l'ENSP-Arles. Il dirige le Forum de l'image à Toulouse de 1998 à 2002, avant de s'installer à Paris en 2004. Résident permanent de la Fondation des Artistes, il se consacre depuis lors à sa recherche personnelle et enseigne la photographie à L'ESADHaR de Rouen.

Après avoir longtemps développé une recherche plastique centrée sur l'humain, il élabore un univers visuel où coexistent de manière symbiotique deux mondes, ou plutôt deux espaces, l'un réel, l'autre virtuel. Il fabrique des images singulières qui interrogent la capacité de la photographie numérique à générer d'autres « réalités ».

En 2018 son projet "Flux Scape", a été retenu pour la commande photographique nationale « Flux une société en mouvement » Ministère de la Culture, CNAP. En 2019 son projet "After Nadar" a été retenu pour la commande photographique de la Mission Photographique du Grand Est.

LIONEL BAYOL-THEMINES
WATERS RISING
2020

Création pour Mérignac photo

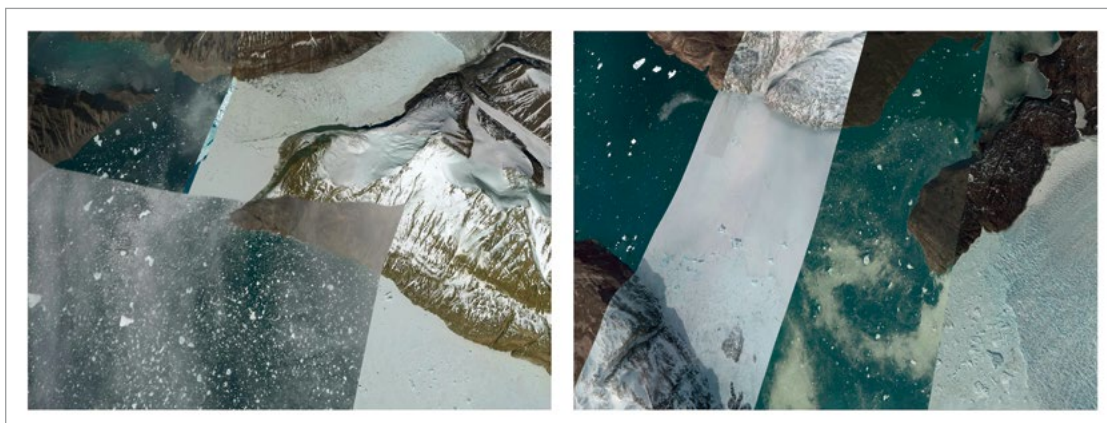
« Waters Rising », créé pour Mérignac Photo, explore comment un logiciel comme Google Earth arrive à proposer un modèle photographique de représentation d'un territoire à partir d'images satellitaires.

Par une observation attentive, nous nous apercevons que les images que propose Google Earth dans les confins du monde contiennent de nombreux bugs. La représentation de ces territoires étant de moindre importance, elle résulte d'une combinaison d'images de différents satellites des années 1990 à 2018, et engendre des paysages composés de différentes résolutions et de différentes temporalités.

A l'ère de la généralisation des technologies numériques, la production d'images connaît une croissance hyperbolique, qui grâce à l'automatisation des machines se traduit par la réalisation quotidienne de million de clichés... Drones, satellites, capteurs divers ou dispositifs de cartographie comme Google Earth, capturent tout type d'images, de villes, de

l'environnement... Ces technologies s'inscrivent dans la généralisation de la gestion automatisée des données produites, elles sont analysées, transformées et diffusées grâce à des ordinateurs et des programmes, qui dépassent la simple fonction de capture et nous interroge sur la vraisemblance de ces images et leur statut.

Au travers de ce premier questionnement sur la matérialité des images et sur leur statut, « Waters Rising » explore le sujet de la fonte des glaces due au réchauffement climatique sur un espace géographique choisit qu'est la côte du Groenland et interroge sur les conséquences de la montée des eaux sur les territoires côtiers des autres continents et leur mise en péril. Ces paysages lointains, en constante évolution obligent les hommes à repenser leur rapport au le milieu naturel qui les entoure, et à envisager de manière globale les effets locaux qui pourraient advenir. La possible géomorphose de nos espaces de vie conditionne obligatoirement une réflexion sur nos pratiques futures et nos modes de consommation.



© Lionel Bayol-Thémines, Waters Rising, 2020, détail

3 Résidence des Fauvettes

Né en 1971 à Paris, Grégory Chatonsky vit et travaille à Paris et Montréal.

Après des études d'arts plastiques, de philosophie et de multimédia, il développe un travail autour du Web l'amenant à questionner l'identité et les nouvelles narrations qui émergent du réseau. En 1994, il fonde Incident.net, l'un des premiers collectifs de Netart en France. À partir de 2001, il commence une longue série sur la dislocation, l'esthétique des ruines et l'extinction comme phénomène artificiel et naturel, se tournant au fil des années vers la capacité des machines à produire de façon quasi autonome des résultats ressemblant à la création humaine.

Théoricien, Grégory Chatonsky est récipiendaire d'une chaire internationale de recherche à l'Université de Paris VIII, artiste-chercheur à l'ENS Ulm et dirige un séminaire de recherche sur l'imagination artificielle et l'esthétique postdigitale. Il est également directeur artistique du Centre de Recherche Imago (ENS, ENSBA et UNIGE).

Lauréat de nombreuses résidences internationales et de prix tels que le prix Audi Talents 2018 ou le prix MAIF 2020, Grégory Chatonsky participe régulièrement à des expositions personnelles et collectives en France et à l'étranger.

GRÉGORY CHATONSKY JE RESSEMBLERAI À CE QUE VOUS AVEZ ÉTÉ III 2020-2021

La machine a enregistré sur le réseau des milliards de données qui sont autant de traces des mortels. Elle utilise ces données hypermnésiques pour alimenter une intelligence artificielle devenue capable de créer des images, des textes, des sons ressemblants mais différents des originaux.

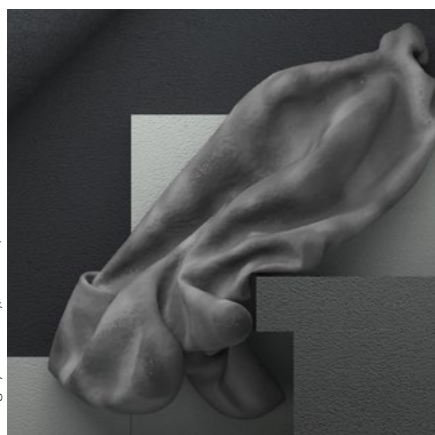
C'est à cette automatisation du réalisme que nous convie cette installation. Elle se présente comme un datacenter à venir où, après la disparition de l'espèce humaine, des machines continueraient à nous rêver.

Une structure en aluminium encadre l'espace et nous plonge dans les

datacenters par un lent travelling où se juxtaposent des images de la logistique des machines : extraction, déforestation, formation. On y aperçoit le lac noir de Baotou en Mongolie chinoise, fruit de la pollution par les déchets des terres rares nécessaires à la production de nos écrans. Des fragments sculpturaux de corps humains sont creusés par eux, comme si on les avait soustraits d'eux-mêmes. On entend le rêve de la machine sur des images d'une planète, d'un cancer et de visages qui n'existent pas et qui sont dans une métamorphose permanente et informe. D'autres corps sont posés au côté de ces récits : c'est une intelligence artificielle qui, alimentée par des milliers d'organismes en 3D, a produit de nouvelles espèces possibles mais encore inexistantes.



4 Parc du Vivier



© Grégory Chatonsky, Externes, 2021

GRÉGORY CHATONSKY

EXTERNES

2021

Création pour Mérignac photo

Prolongeant ses recherches autour de l'invention de mondes initiées en 2020 avec le projet de terraformation¹ « Internes », Grégory Chatonsky tente de générer avec « Externes » une nouvelle relation entre matérialité et numérique, deux mondes dans lesquels nous ne cessons d'habiter sans pour autant les conscientiser.

Après avoir numériser un élément d'architecture du Parc du Vivier à l'aide du procédé photogrammétrique², et transcrit ce fragment d'espace dans un logiciel de simulation 3D, Grégory Chatonsky y confronte une sculpture virtuelle, créée sur ordinateur.

En introduisant dans sa modélisation des propriétés physiques inconnues sur terre telles que gravité, friction, poids, turbulences... l'artiste fait s'entrechoquer sculpture virtuelle et fragment numérisé dans l'espace du simulateur. Soumise à des forces inédites, déformée par le choc subi au contact de l'architecture numérisée, la sculpture se refaçonne, et épouse les contours de l'architecture de référence.

Le résultat de cette expérience, sorte de modèle prédictif de possibles devenirs, est ensuite imprimé à l'aide d'une imprimante 3D.

Installé dans le Parc du Vivier, à l'endroit de la prise de vue initiale, « Externes » questionne alors la neutralité prétendue du White Cube³,

et celle du socle qui habituellement supporte les sculptures. À rebours de ces espaces pensés pour isoler l'œuvre d'un contexte, « Externes » s'adapte à un seul lieu au monde, renouvelant la notion même d'in situ. Rendant inextricables l'analogique et le numérique, la sculpture issue de ce processus complexe évoque enfin deux rencontres, celle qui se déploie sous nos yeux, comme celle simulée dans la machine.

D'une certaine manière, l'œuvre de Grégory Chatonsky - à la fois présente et absente - produit ainsi deux objets « intriqués », liés par une sorte d'interdépendance, à la fois projection du présent et de possibles à venir.

¹ La terraformation, science initialement issue de la science-fiction, a pour but de transformer l'environnement naturel d'une planète par la modification de ses propriétés chimiques, climatiques, atmosphériques... dans l'optique d'en faire un terrain d'asile pour l'espèce humaine.

² La photogrammétrie est une technique de prise de vue par « nuages de points » permettant de déterminer les dimensions et les volumes des objets et donc leur modélisation en 3D.

³ Le « white cube » désigne un espace d'exposition blanc, sans fenêtres, à l'éclairage homogène, censé offrir un contexte neutre pour la présentation des œuvres d'art. Devenu au fil du temps une sorte de norme internationale tacite, c'est le dispositif qu'on s'attend à trouver en visitant un lieu d'exposition.

4 Parc du Vivier

Meryl McMaster est née et vit à Ottawa, au Canada.

Titulaire d'un BFA en photographie de l'Université OCAD à Toronto (2010), elle explore la représentation de soi à travers la terre, la lignée, l'histoire et la culture, en se référant à ses ascendances multiples crie-des-plaines, britannique et hollandaise.

Le travail de McMaster a été présenté dans des expositions individuelles et collectives partout au Canada et à l'étranger. Son travail est largement représenté dans les collections des musées canadiens.

McMaster est lauréate de nombreux prix tels que le Scotiabank New Generation Photography Award (2018) ou le REVEAL Indigenous Art Award (2017). Elle a également été sélectionnée pour le Louis Roederer Discovery Award 2019 ainsi que le Sobey Art Award 2016.

MERYL MCMASTER AS IMMENSE AS THE SKY 2019

Un partenariat avec MOMENTA Biennale de l'image

Les œuvres de Meryl McMaster sont présentées en partenariat avec MOMENTA Biennale de l'image, et avec le soutien financier du Conseil des arts du Canada.

Influencée tant par ses origines autochtones qu'occidentales, Meryl McMaster se retrouve à la croisée de deux visions du monde, deux perceptions différentes du temps et de son écoulement, tantôt chemin linéaire partant dans deux directions depuis le présent, tantôt cycle perpétuel appelé à se répéter inlassablement.

« As Immense as the Sky ¹ » retrace son parcours sur les sentiers et paysages immémoriaux des prairies du centre, du sud, et des rives des premières colonies des provinces maritimes canadiennes. En cherchant à se reconnecter avec ceux qui, avant elle, arpenterent ces terres, Meryl McMaster entreprend de faire résonner leur voix. Étudiant l'histoire

des migrations, rencontres sociales, culturelles et environnementales de ses ancêtres autochtones et européens, l'artiste réactive leurs savoirs à l'endroit de ces confrontations historiques.

En se mettant en scène dans les lieux hautement symboliques de son histoire familiale et de celle des peuples autochtones, et par la réactivation de la parole Plains Cree², elle inscrit sa voix dans le cycle d'histoires séculaires.

Par ses invocations, Meryl McMaster, tantôt vêtue en chaman, tantôt rodeuse, tantôt créature hybride, devient le réceptacle et le vecteur de mémoires et de vérités ancestrales disparues. Sortes de capsules temporelles, les images qui en résultent sont un assemblage, un effondrement du temps dans le présent où les histoires du « kayas³ » s'entremêlent avec les murmures inquiétants du futur.

¹ Aussi vaste que le ciel

² Le Plains Cree, ou Cri des plaines, est un dialecte issu du Cree, qui est la langue autochtone la plus parlée au Canada.

³ Passé lointain



© Meryl McMaster, Harborage For a Song, « As immense as the sky », 2019

4 Parc du Vivier

Né à Johannesburg en 1959. Vit et travaille à Londres. L'investissement à long terme dans des projets socialement engagés qui transparait dans les images de Gideon Mendel lui a valu une reconnaissance internationale.

Gideon Mendel commence sa carrière en tant que photographe d'actualité durant les dernières années de l'apartheid. En 1991, il s'installe à Londres et continue à s'intéresser à des sujets d'envergure mondiale, tels que le VIH. Depuis 2007, Mendel poursuit un projet artistique ayant pour sujet les inondations à travers le monde, combinant image fixe et vidéo. « Drowning World » est sa réponse personnelle, en forme de plaidoyer, face à la crise climatique.

Mendel est récipiendaire du Jackson Pollock Prize for Creativity, du Greenpeace Photo Award, du Eugene Smith Award for Humanistic Photography et du Amnesty International Media Award. Son travail est largement publié, ses images sont utilisées dans de nombreuses manifestations contre le changement climatique et ses impressions photographiques, installations et pièces vidéo font l'objet de nombreuses expositions dans des galeries et musées.

GIDEON MENDEL BY FIRE & BY FLOOD 2007-20...

« Par l'eau et par le feu », c'est ainsi que pourrait se traduire « By Fire & by Flood ». Ce titre aux accents prophétiques regroupe deux des projets majeurs de Gideon Mendel : « Drowning World¹ » débuté en 2007, et « Black Summer² », engagé en 2020.

Depuis bientôt 15 ans, Gideon Mendel parcourt le monde pour livrer une représentation de la condition humaine confrontée aux aléas climatiques catastrophiques de ces dernières années.

Dans « Drowning World », et plus particulièrement avec la série des « Submerged Portraits³ » qui sont présentés ici, certaines des communautés les plus riches et les plus pauvres du monde sont rassemblées, de l'Angleterre à la Thaïlande, du Nigeria à la France : vulnérables aux inondations, littéralement immergées, en arrêt devant leurs maisons dévastées, réunis dans une forme d'égalité visuelle face à l'adversité... à rebours des clichés traditionnels de victimes de catastrophes naturelles.

Poursuivant cette démarche engagée autour des conséquences du réchauffement climatique, et saisi par l'ampleur des incendies que connaît l'Australie en 2020, Gideon Mendel ouvre un nouveau chapitre de son travail avec « Black Summer ». Les tempêtes de feu incontrôlables qui traversent alors l'Australie, détruisant des milliers de maisons, faisant tout fondre sur leur passage, brûlant des millions d'hectares, ont aussi été la cause d'immenses dégâts causés aux écosystèmes du pays.

Mendel nous présente les protagonistes de la catastrophe, debout dans les cendres de leurs maisons, témoins des conséquences et des inconséquences de notre rapport à la nature.

L'eau et le feu : On ne pourrait trouver éléments plus opposés.

Pourtant ils finissent par être les deux faces d'un même problème qui projette son ombre toujours plus avant sur des temps d'incertitude.

¹ Un monde qui se noie

² L'été noir

³ Portraits submergés



© Gideon Mendel, Jenni Bruce devant les restes calcinés de sa maison, Black Summer, janvier 2020

4 Parc du Vivier

Michel Le Belhomme vit et travaille à Rennes en France.

Diplômé de l'École des Beaux-Arts de Rennes et de l'Université de Rennes 2, il est professeur, maître de conférences, commissaire d'exposition et critique en photographie.

En 2015, il est lauréat du Prix Voies Off d'Arles et du Solas Photography Prize de Dublin. En 2016, il est nommé au Merck Preis Darmstädter Tage der Fotografie, puis nommé au Renaissance Photography Prize.

Il expose régulièrement en France et à l'étranger.

Depuis 2014, il est représenté par la Galerie Binome Paris et Quadro Art gallery Dubaï. Il est membre de l'association FreeLens.

MICHEL LE BELHOMME LES DEUX LABYRINTHES 2015-20...

Le projet « Les Deux Labyrinthes¹ » aborde ce qui est sans doute l'une des plus flagrantes légendes de la tradition photographique : le paysage et sa représentation.

Le paysage, sujet par excellence romantique, s'articule le plus souvent entre contemplation et vertige des hauteurs. Étymologiquement, il signifie l'agencement des traits, des caractères, des formes, liés à un espace délimité et soumis à un point de vue. Le paysage est alors à considérer avant tout tel un système, juste théorème du temps et de l'espace, du flux et du croisement, des frontières et des métissages.

Résolument « en conflit » avec cette conception traditionnelle de la représentation de l'espace - par un jeu de déconstructions, d'explorations, d'analyses et d'expérimentations - Michel Le Belhomme tente une sorte de « mise en perspective » du paysage, une réinvestigation.

Faire l'expérience du paysage, c'est le pratiquer, le mettre en contradiction, le décomposer, créant de sorte une vision périphérique, déstructurée, altérée.

Sans se détacher de la fonction primaire d'une image qui est de montrer, voir de démontrer, cette série élabore des créatures hybrides et chimériques, images d'images, représentations de représentation, résonances d'échos multiples. Images fantasmées, suspendues entre document et fiction, expériences visuelles à l'absurdité flottante et à l'ironie métaphorique... Dans « Les Deux Labyrinthes » le réel glisse de l'évidence à l'abstraction, du plein au vide, du simulacre à la simulation. Le visible, en mutation, devient minimaliste, fantomatique, vide labyrinthique, fiction.

¹ Le titre « Les Deux Labyrinthes » est une référence directe à la nouvelle de Jorge Luis Borges « Les deux rois et les deux labyrinthes », l'Aleph, Gallimard, 1967



© Michel Le Belhomme, Les Deux Labyrinthes, 2015-2020, courtesy galerie binome



Mérignac développe l'axe photographique

Depuis 30 ans, la Vieille Église accueille des expositions dédiées aux arts visuels (Labégorre, Robert Combas, Carole Benzaken, Barbara Shroeder, Aline Ribière...). En septembre 2014, la Ville de Mérignac a accueilli l'exposition inédite *Tapisseries* du duo de plasticiens Grégory Gicquel et Daniel Dewar. La Ville de Mérignac affirme également son soutien à la création contemporaine à l'image de l'exposition *De l'ombre à la lumière* d'Eric Vassal accueillie en janvier 2016.



L'affirmation de la photographie dans la métropole bordelaise

Depuis quelques années, Mérignac a choisi de développer l'axe photographique. Un coup d'accélérateur a été donné en 2012 par une convention passée avec La Maison Européenne de la Photographie (Paris) permettant ainsi d'exposer des œuvres d'Helmut Newton, Alice Springs, Françoise Huguier ou Sebastiao Salgado.

En parallèle la ville lance une programmation exigeante et ouverte : les séries de Martin Parr, Denis Darzacq, Michel Vanden Eeckhoudt,

Juan Manuel Castro Prieto, William Daniels sont exposées sur les cimaises de la Vieille Église.



Mérignac Photo : la création d'un temps fort

Mérignac accueille chaque année entre trois et quatre expositions photographiques. En 2015, la volonté est de créer un événement grand public, festif, assorti de workshops et de rencontres. Bettina Rheims est la marraine de cette première édition, la direction artistique est confiée à Jean-Luc Monterosso, directeur de la Maison Européenne de la Photographie assisté de Chantal Soler et Jean-Luc Soret.

D'autres noms prestigieux de la photographie sont associés à ce temps fort : JR, Vincent Perez, Thierry Cohen, Rip Hopkins, Ferrante Ferranti, Raphaël Dallaporta, Sory Sanlé, Xavier Barral, Jane Evelyn Atwood, Claudine Doury, Jean-Christophe Béchet.



En 2017, c'est Isabel Muñoz qui est marraine du Mérignac Photographic Festival, elle y présente sa saisissante série « Album de famille » à la Vieille Église Saint-Vincent. François Cheval et Audrey Hoareau assurent la direction artistique. Cette édition est placée sous le signe de la communauté et du partage.

Un parcours artistique dans la ville est imaginé pour présenter les œuvres

d'Eric Pickersgill, Andrea Santolaya, Jake Verzosa, Anna Malagrida, Joshua Benoliel, Meyer Flou, Mark Neville, Karheinz Weinberger, Qian Haifeng et Madeleine de Sinety. Des collaborations avec des acteurs locaux sont également nouées avec le collectif « Les Associés », ou Pierre Wetzel.

En 2018, le tournant est définitivement pris, la Vieille Église dédie à 100% sa programmation à la photographie.



Un rendez-vous annuel

En 2020 la volonté est de proposer cet événement photographique à un rythme annuel (jusque-là le Mérignac Photo se tenait tous les deux ans). La crise sanitaire en décide autrement. Tout d'abord prévu en mai 2020, le Mérignac photo est reporté au printemps 2021. Emeline Dufrenoy, commissaire invitée de cette nouvelle édition propose d'explorer la thématique « Des mondes possibles » autour d'une scénographie convoquant photographie, vidéo et installation d'une vingtaine d'artistes internationaux notamment grâce à une collaboration avec MOMENTA I Biennale de l'image de Montréal.

À la suite du Mérignac Photo, la Ville accueillera à la Vieille Église une exposition de Mathieu Ricard.



Contact presse

Virginie Bougant

Chargée de communication

05 56 55 66 18 – 06 27 52 48 69

v.bougant@merignac.com

Ils sont partenaires du MÉRIGNAC PHOTO

